

Les trois noëls des enfants du Slesvig

Autor(en): **Thomas, M.-M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **60 (1950-1951)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Les trois Noël des enfants du Slesvig

PAR M.-M. THOMAS

Une ferme au Slesvig.

On était encore à bien des semaines de la Noël, ce jour gris de la mi-novembre où il bruinaît et pleuvait et où soufflait un grand vent triste de mer. On était encore à bien des semaines de Noël et les magasins commençaient seulement d'arborer leur parure de fête. Ce fut pourtant, ce jour-là, pour bien des cœurs, un peu comme si Noël passait, avec toute sa douceur et son espérance.

*

C'était au lointain Slesvig, dans ce petit pays tout au nord de l'Allemagne et qui étend frileusement ses terres basses entre les deux mers de la Baltique et du Nord. Un petit pays tout plâne et un peu triste — je le vois triste du moins car je ne l'ai jamais connu qu'aux hivers commençants ou finissants, quand le ciel est bas et gris et la mer vert glauque. Un petit pays très vieux et qui a gardé son quant-à-soi et son style dans les immenses Allemagnes modernes, un petit pays qui vit de l'élevage, du fromage et du beurre qu'il fabrique, et de la pêche. Un petit pays vaillant et qui s'efforce de reconquérir les terres que la mer du Nord lui a prises un jour, et qui lentement, patiemment, fixe les sables et les dunes des cordons littoraux et les regagne pour de nouvelles pâtures où les vaches hollandaises ou frisonnes trouveront à nouveau la bonne herbe grasse qui remplacera les algues.

Un petit pays dont les bourgs et les villes où courent des canaux marchands tiennent cent merveilles d'architecture — toits aigus, colombages noircis par les siècles et garnis de briques dont le rouge est si foncé qu'il en paraît embué de violet et de nuit. Un petit pays dont les campagnes et les herbages où paissent des troupeaux blancs tachés de noir ou brun roux sans une tache sont séparés par des levées de terre ou de lents ruisseaux; où les métairies et les fermes qui s'élèvent partout, tantôt villageoises et tantôt solitaires, sont partout de briques

rouge sombre, portes et cadres des fenêtres peints de blanc, avec d'immenses toits aigus d'un chaume que les mousses et les herbes font d'un vert ravissant. Et les dernières nées, modestes cabanes ou fermes opulentes dont le toit se relève sur la porte centrale et cochère de la grange en une courbe ou une avancée harmonieuses, sont faites à l'image des plus antiques, brique sombre et toit de chaume qu'un seul printemps verdira.

*

Ce petit pays a été plus ou moins épargné par la guerre. Quand dans Kiel, Lubeck, ou Hambourg, les puissantes sentinelles de ses entrées, les ruines demeurent impressionnantes et redoutables, le Slesvig, en dépit du canal des deux mers qui le borde, n'a guère souffert des bombardements aériens ni terrestres.

C'est depuis lors qu'est né son drame. L'ancienne province danoise, puis prussienne, devenue «Land» avec le Holstein de l'Allemagne d'après 1945, a été, avec le Hanovre et la Bavière, un des pays que sa position géographique condamnait à recevoir le plus des fugitifs et des réfugiés que, de 1944 à nos jours, les atroces batailles d'abord, puis d'inexorables politiques, faisaient et font encore affluer de l'Est vers l'Ouest. Des réfugiés dépouillés de tout et ruinés de tout, des réfugiés qui arrivaient par terre ou par mer, à pied, en bateau ou par convois organisés par l'occupant nouveau, de toutes les provinces des Allemagnes orientales, de Dantzig, et jusque de la Pologne, où la Russie, qui avait reculé jadis devant les chevaliers des conquêtes chrétiennes, rétablissait son empire et sa loi.

Ces réfugiés là ont afflué au Slesvig à doubler presque, dans certaines régions ou certains villages, la population indigène. Ils arrivaient dans un pays que la guerre et ses suites, s'il n'en avait pas été directement atteint, avait plongé

dans des difficultés économiques et sociales très lourdes et où le simple problème du manger quotidien était angoissant. Ils arrivaient dans un pays, surtout, qui, lorsque ces difficultés temporaires allèrent diminuant et que, très vite et la ténacité de ses habitants aidant, la situation y redevint normale et la vie presque aisée, était incapables d'assimiler et d'occuper ces milliers et ces milliers d'émigrants volontaires ou contraints.

Le pays pouvait vivre de son fonds, mais il était déjà fort peuplé et n'était point riche. Les domaines, familiaux, avaient leur main-d'œuvre familiale; les pêcheurs ne manquaient chez eux de bras ni de matelots et la pêche d'ailleurs était devenue plus difficile et coûteuse. Pas ou guère d'industrie. Comment intégrer dans la vie communautaire tant de centaines de milliers d'arrivants, d'émigrants où, surtout, les veuves et les orphelins étaient avec les hommes malades ou mutilés et les vieillards en nombre impressionnant?

On les installa d'abord dans des baraquements que, jadis, l'armée avait construits pour elle ou dans des camps qui servaient aux prisonniers d'alors. Ce provisoire dure toujours. Non plus aussi grave et massif qu'au début, assurément. Avec les ans, des réfugiés ont pu trouver de petits emplois et quelque appartement, d'autres en plus grand nombre ont été déplacés sur d'autres pays des Allemagnes que

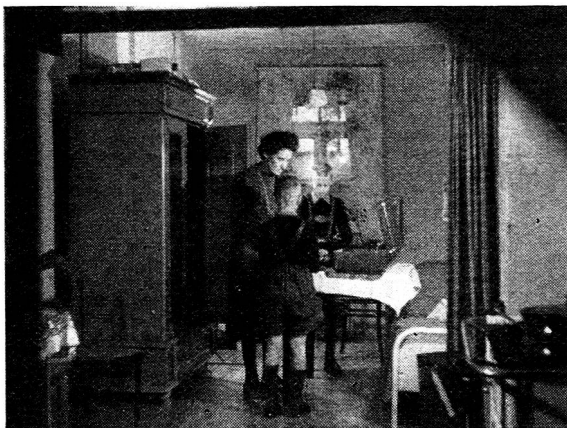
l'afflux de 44 à 45 avait épargnés plus ou moins et où il y avait plus de possibilités de travail ou de logements, d'autres ont pu émigrer plus loin au-delà des mers par les soins de l'O. I. R. qui célébrait à Genève, l'autre semaine, le départ de son millionième émigrant, ou par d'autres voies.

Mais si la situation n'était plus aussi tragique dans l'ensemble du pays, elle restait singulièrement grave pour des milliers de familles qui, depuis quatre ans, cinq ans, six ans parfois, continuaient de vivre dans des baraquements provisoires ou de sordides appartements, parce qu'aucune solution n'avait pu encore être trouvée pour elles. Ce sont, ces familles, les plus misérables précisément. Celles qui sont privées de leur chef naturel — mort, disparu — et de son appui, celles où le nombre des enfants en bas-âge rend particulièrement difficile de retrouver une possibilité de s'établir à nouveau et de vivre.

C'est à ces familles misérables entre les misérables que ce jour gris de mi-novembre apportait un peu de l'espérance et de la joie de ce Noël encore lointain sur le calendrier et déjà proche dans les cœurs. Parce que ce jour-là la Croix-Rouge suisse pouvait faire bénéficier d'entre elles des apports ou des invitations dus à des familles suisses. Ce fut les trois Noëls des enfants réfugiés au Slesvig tels que je les ai vus et voudrais vous les dire.

Le Noël de Klaus et de Norbert

Il y avait une fois, à Tempelburg, dans la lointaine Poméranie, une belle et grande famille. Ils étaient neuf enfants, le père travaillait le domaine familial et ils vivaient paisibles et heureux. Je les ai revus, j'ai revu les survivants. Le père est mort, la mère est morte. La sœur aînée a dû fuir avec ses cadets. Ils sont arrivés à Schobue, un hameau du Slesvig, près d'Husum et de la mer du Nord. Un camp les a accueillis



A Schobue, Norbert et Klaus se préparent au voyage. (Photo «Ciné-Journal suisse».)

voilà bien des années, un pauvre camp de six longs baraquements de bois aux planchers branlants, qui servirent à l'armée jadis, dans un coin perdu de la lande, sans abri contre le vent qui souffle glacial de l'est, avec un maigre bouquet de pins pour tout ombrage et toute verdure. On y avait entassé des centaines de fugitifs. Aujourd'hui 39 familles y demeurent encore, 39 familles qui ont au moins le privilège d'une ou deux chambres chacune, maintenant que d'autres plus fortunées ont pu trouver travail et logis ailleurs, mais qui sont démunies de presque tout et n'ont pour vivre que de pauvres secours.

C'est là que vivent Klaus et Norbert avec la grande sœur qui les prit en garde, les autres enfants sont dispersés, ici ou là. La sœur de Klaus et de Norbert s'est mariée, elle a un tout petit enfant. Son mari a été atteint par la tuberculose, on a dû l'opérer l'an dernier, une grave et terrible opération qu'un médecin suisse, le professeur Maurer, a tentée sur lui à Hambourg et qui se faisait pour la première fois en Allemagne, une grave opération qui lui a permis de vivre, mais il est aujourd'hui encore invalide à demi ou plus. Leur logis, c'est une longue pièce qu'un rideau partage en deux, un plancher demi

pourri, un petit fourneau de cuisine incapable de chauffer le pauvre logis, une table et des lits de planches. L'hiver se prépare, la sœur de Klaus et de Norbert pense déjà à ce grand froid glacial qui va venir, et il n'y a pas d'argent pour acheter du charbon, à peine d'argent pour vivre et nourrir les enfants. «Ce que je souhaite le plus, dit-elle? C'est un logis où il ferait chaud l'hiver...»

Or voici que pour Klaus et Norbert se prépare un merveilleux hiver. Ils vont partir tous deux demain en Suisse où ils vivront trois mois et passeront Noël. Ils vont partir avec cinq cents petits enfants réfugiés du Slesvig ou du Hanovre qui sont attendus déjà en Suisse et le grand train de la Croix-Rouge est là à Hambourg prêt à les accueillir.

Klaus a 12 ans, il est blond, il a des yeux bleus, Norbert a neuf ans, ses cheveux foncent déjà et ses yeux sont bruns. Vifs et décidés tous deux, et sans fausse gêne. Nous sommes avec eux, et la grande sœur, marquée par les soucis et les angoisses; le bébé dort sur un lit; le mari est aussi là, un colosse blond, alourdi par la maladie qui l'a rendu infirme et qui grisonne déjà sur les tempes. Il y a un reporter de la radio avec nous, il interroge Norbert et Klaus. De l'autre côté de la paroi, dans la chambre semblable qui abrite une autre famille, un bébé pleure doucement, avec de pauvres sanglots si menus.

De la joie pleins les yeux, Klaus et Norbert répondent tour à tour. «La Suisse? Bien sûr que je sais où c'est. Il y a des montagnes, je l'ai lu



Deux jours plus tard! Norbert a trouvé à Gümligen (Berne) une table accueillante. (Photo «Ciné-Journal suisse».)

dans mon atlas!» Et leur grande sœur conte en mots très simples le pays de jadis, le pauvre exode, la mort des parents qui l'ont laissée seule à devoir veiller sur les cadets, les soucis et les angoisses de chaque jour. Que ces vacances de Noël de ses deux petits frères lui font joie à elle aussi. Trois mois où elle n'aura plus le souci de les savoir exposés chaque jour à la faim et au froid, trois mois dont ils reviendront chaudement vêtus et refaits physiquement, ayant connu à leur tour la vie d'un foyer et d'une famille sur lesquels n'ont passé ni la mort ni la ruine, plus forts moralement pour l'aider, elle, désormais, et se préparer à leur vie d'hommes de demain.

C'était, ce train qui attendait à Hambourg son chargement d'enfants, et parmi eux Norbert et Klaus, le premier Noël des enfants du Slesvig.

Le Noël de Marianne de Rendsburg

Ils étaient cent petits enfants, dans la grande salle de la Croix-Rouge de Rendsburg, une petite ville du Slesvig célèbre par son immense viaduc et par son pont tournant, sur le canal qui laissait passer jadis les bateaux de guerre de Kiel à Cuxhaven, et qui ne voit plus aujourd'hui que de pacifiques cargos.

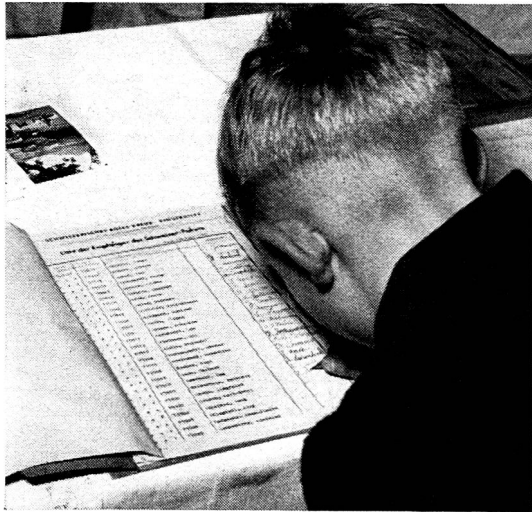
Ils étaient cent petits enfants qui attendaient gentiment assis, tresses sages et mèches bien lissées, vêtus de propres, mais de si minces vêtements pour le vent aigre qui soufflait. Et chacun d'eux escorté d'une maman, d'une grand-mère, d'un sœur, et d'un petit cadet souvent, et tenant à la main une carte avec son nom et un gros numéro.

C'était au lendemain de notre visite à Klaus et Norbert, Klaus et Norbert roulaient en ce moment vers Hambourg et leur train de Noël.

Mais pour ces cent petits enfants qui ne parlaient pas en Suisse, c'était aussi un peu de Noël qui se préparait, ce petit matin de mi-novembre pluvieux et gris où les maisons rouges de la ville

se pressaient frileuses autour des rues et des places. C'étaient cent petits réfugiés et cent gros sacs de papier les attendaient dans la salle voisine, cent gros sacs remplis des étoffes et des lainages avec lesquels chaque maman et chaque fillette pourrait faire pour l'hiver de bons habits chauds, et où rien ne manquait, même pas les bobines de fil, les aiguilles, les boutons, les agrafes ni les aiguilles à tricoter. Les cent colis des cent parrainages suisses auxquels cent familles, en Suisse, avaient souscrit voilà quelques semaines pour qu'un petit filleul inconnu, en cet instant, pût recevoir ce dont il avait si grand besoin, des vêtements chauds pour l'hiver.

Dans la grande chambre bourrée d'enfants des chants se sont élevés. Avec une sœur de la Croix-Rouge du Slesvig un groupe de petits réfugiés avaient préparé pour ce jour une touchante fête. Tout un programme de chansons, de poésies et de gentils discours où Schiller et Storm, Fontane et Franck avaient leur place, et



qui, tous ensemble, venaient dire merci. Que c'était bien «comme si c'eût été Noël déjà», un Noël de jadis dans des Allemagnes de jadis...

C'est là que j'ai fait connaissance de Marianne. Un grande fillette déjà, 12 ou 13 ans, avec un drôle de petit nez et un drôle de petit chignon sur le sommet de la tête, d'où s'échappait une drôle de petite tresse blonde. Elle commença à dire un petit poème et, d'émotion, devant tant d'yeux qui la regardaient, se mit à sangloter en bredouillant ses derniers mots, puis se cacha toute honteuse derrière ses compagnes. Pauvre petite Marianne de Rendsburg.

La déléguée de la Croix-Rouge suisse, M^{lle} Kohler, qui sans répit s'en va et s'en vient entre Berne, le Slesvig-Holstein et le Hanovre, choisir entre tous ces enfants qu'on lui présente ceux pour qui c'est un séjour en Suisse qui est nécessaire, ceux pour lesquels le plus urgent c'est un colis de vêtements, ou un lit, ceux qu'il faut faire passer d'abord, ceux qui devront attendre la prochaine distribution, M^{lle} Kohler ouvrit alors un des grands sacs de papier et montra son contenu. Qu'ils étaient touchants les «Oh!» et les «Ah!» tout discrets d'abord, puis toujours plus joyeux chaque fois que de nouveaux mètres d'étoffes chaudes se déployaient ou d'autres écheveaux de laine, des mamans, des bonnes vieilles et des enfants. Et il y avait des larmes dans beaucoup d'yeux.

Chacun reçut son colis, à l'appel de son nom. Marianne s'en vint première, je la pris vers moi pour la faire sourire, pauvre Marianne les yeux tout gonflés de larmes, qui ne savait plus si elle allait rire ou pleurer, mais qui serrait son gros cornet contre son cœur. Et chaque enfant en recevant son colis faisait une raide petite révérence, et chacun devait signer de son nom sur deux feuilles. Le long et joyeux défilé vers la porte tôt après, chaque enfant et jusqu'au plus petit tenant à honneur à porter le lourd et gros colis où était imprimée une grande croix rouge et le nom de la Croix-Rouge suisse.

J'ai revu Marianne un peu plus tard, c'était chez elle avec les siens. Ce n'était pas dans un camp boueux avec ses tristes abords. Mais dans une petite villa près du canal, une petite villa bien bourgeoise et paisible, au premier étage de laquelle la mère de Marianne avait trouvé logis. Elle ne pouvait en payer le loyer seule, elle le sous-louait à d'autres familles de réfugiés. Et ils étaient trois familles à se partager les cinq ou six pièces de l'étage. Elle nous reçut dans son «salon», un pauvre salon si décent et désireux de rester ce qu'il avait été jadis, plus triste encore, avec son semblant de mobilier, ses semblants de tapis, de tableaux et de bibelots bourgeois, qui le faisaient paraître plus vide et nu encore que le plus triste des baraquements.

Elle avait dû fuir, elle aussi, la mère de Marianne, avec ses quatre enfants et le cinquième qu'elle attendait. C'était en 1946. Son mari n'avait pu la suivre, il était mort peu après, et le dernier enfant, une fillette, était née en exil. Elle habitait jadis la Prusse orientale, ils avaient jadis un grand domaine. Qu'elle apparaissait usée et flétrie par ses peines et ses soucis. Que j'ai mieux compris en la voyant l'émotivité de la fillette, un moment plus tôt, et l'angoisse qui l'avait serrée à la gorge devant tout ce monde, petite fille, qui avait partagé déjà tant d'angoisses et de chagrins et qui était l'aînée désormais, seule avec sa mère pour élever frères et sœurs, et qui devait vivre si repliée sur elle-même.

Mais que j'ai aimé le beau sourire de Marianne, le beau sourire qu'elle a retrouvé pour nous dire, dans l'abri de son pauvre foyer, tout ce qu'elle pensait faire déjà de son cadeau: «Il y aura de l'étoffe pour faire des chemises à mes deux frères, et puis je me ferai une robe, et je tricoterai des bas et des pullovers et il y en aura peut-être assez pour tous...» Petite ménagère raisonnable et qui pensait à ses cadets plus qu'à elle pour que ce soit Noël pour tous.

Les autres enfants sont venus, une fillette, les deux garçons, des jumeaux de dix ans, le bébé, une belle fillette. Sur la table il y avait



En sortant de la distribution des colis à Rendsburg



Marianne et les siens.

deux images, la photographie du père et celle de sa tombe.

Ce fut le deuxième Noël des enfants du Slesvig, ces cent cornets que reçurent cent petits enfants réfugiés, et chacun d'eux eût pu nous raconter une histoire si proche de celle de Marianne.

PAR LA PRESSE, LE CINEMA ET LA RADIO SUISSES

Le poste de *Radio-Beromunster* a diffusé le 22 novembre de 18 h 35 à 20 h un excellent reportage de M. Luscher consacré à la distribution de colis de parainages dans le Slesvig que nous relatons ici et au beau voyage des deux petits réfugiés Norbert et Klaus.

Radio-Genève a diffusé également le 23 novembre un interview d'un membre de la Croix-Rouge suisse dans l'Agenda des institutions humanitaires.

Le *Ciné-Journal suisse* a consacré de même un important métrage de son édition au voyage en Suisse des deux petits frères du Slesvig et à la distribution des colis suisses aux petits filleuls de Rendsburg. (N° 501, 29 novembre 1951.)

Pendant que la presse, et notamment *La Liberté* de Fribourg sous la plume de M^{lle} Butignot, et *L'Impartial* de La Chaux-de-Fonds publiaient eux aussi de vivants reportages sur la situation actuelle des réfugiés en Allemagne et le récent convoi d'enfants du Slesvig et du Hanovre.

Nous tenons à leur exprimer à tous notre vive reconnaissance pour leur bel appui.

Le Noël de ceux de Hohn

C'était en quittant Marianne. Toute la famille était venue nous accompagner jusqu'à la rue. Une auto nous emmena à toute allure à quelque quinze kilomètres — c'était midi déjà et je devais reprendre mon train deux heures après.

C'était un camp encore. Un camp presque pareil à celui que j'avais vu la veille sur la mer du Nord, seulement plus grand et plus triste encore. Un des quatre camps qui encerclaient jadis la village de Hohn — des fermes aux toits moussus et le clocher d'une église qui apparaissaient à huit ou neuf cents mètres de là. La commune entière comptait alors 1400 habitants, il y avait eu dans ces camps jusqu'à 1300 réfugiés. Il en restait cinq cents, groupés dans celui où nous arrivions.

De longues baraques peintes de rouge brun s'allongeaient parallèles, formant des rues et des carrefours gluants de boue. De pauvres lessives flottaient sous la pluie. Des jardinets où restaient trois soucis en fleur, ou un chou maigre. Des oies et des poules erraient de ci de là avec des enfants et des femmes. Quelques écriteaux décoraient une porte ou l'autre de quelques baraques: «Tailleur» ou «Cordonnier» ici, «Epicerie» là. Et plus triste que tout une manière de vitrine-clapier, posée sur quatre pieds, faite de vieilles caisses peintes du même rouge sinistre que les baraques, présentait à un carrefour du camp de pauvres marchandises: savonnettes, bobines de fil, petits mouchoirs de couleur et paquets d'aiguilles. Venu avec sa camionnette, un marchand ambulancier offrait en vain ses

assiettes, ses bouilloires et des casseroles d'aluminium. D'une ironie à laquelle nul sans doute n'était sensible un panneau d'affichage annonçait que le cinéma du proche village présenterait le dimanche d'après la «Jeanne d'Arc» jouée par Ingrid Bergmann. Un plus grand baraquement mettait un signe d'espoir, on lisait sur la porte «Jugendaufbauwerk», c'était l'atelier où les adolescents trouvaient au moins une occupation et un rudiment d'apprentissage et d'instruction, ces adolescents plus sacrifiés que les autres encore parce que, dans leur triste enfance de guerre et d'après-guerre, ils avaient échappé à presque toute école et que l'on n'arrivait que lentement à leur trouver des apprentissages. Les cadets, eux, suivaient l'école du village.

Dans combien de logis ai-je pénétré? Je ne sais plus. Chacun d'eux était plus triste que l'autre dans l'uniformité de ses deux chambres contiguës à tant d'autres, et si petites, pauvres et froides. Et chaque récit était si semblable par l'angoisse qu'il vous donnait.

Je me souviens comme d'une exception de ce logis qui avait linoléums sur son rude plancher et où de ridicules papillons d'étoffe avaient été piqués sur de semblants de rideaux aux minuscules fenêtres, il y avait aussi trois coussins clairs chiffonnés avec un triste souci d'élégance sur le lit. Une grosse femme volubile y vivait avec ses trois enfants, le père, soldat de la marine, fait prisonnier par des partisans grecs, avait été libéré en 1948 par les Anglais, il avait pu retrouver les siens grâce au Service de re-

cherche de Hambourg, il travaillait dans une petite usine où il allait chaque jour, la vie allait mieux depuis lors.

Je me souviens de cet autre, tout semblable dans une baraque semblable et elle aussi demi-pourrie, où un vieil harmonium et un piano délabré avaient réussi miraculeusement à s'aligner. Un cahier — *Freie Orgelstücke alter Meister* — était ouvert sur l'harmonium. A côté, une poussette en ruine et une espèce de motocyclette préhistorique. Il y avait quatre enfants aussi. Le père était organiste jadis, il s'était fait marchand ambulancier pour essayer de gagner quelques sous. Il avait réussi à acquérir pour quasi rien les deux instruments et jouait, le soir, rêvant aux émotions et aux joies de jadis.

Faut-il dire celui-ci encore, où il y avait trois

et fragile. Quand je fus pour m'en aller sans avoir pu leur arracher un mot, une petite voix se fit entendre, minuscule pépiement d'oiselet tombé du nid, c'était une des fillettes qui m'appelait tout doucement: «Onkel, Onkel, bleibe...» Il y avait sur le fourneau froid une assiette avec trois pommes de terre bouillies et deux minuscules rollmops. Il y avait une autre chambrette contiguë, plus froide et misérable encore. J'ai mesuré celle où j'étais et où étaient les fillettes et leur mère avec les deux autres enfants de dix et de 15 ans, elle avait un mètre et demi de large sur trois de long.

Quand nous sortîmes, une grosse femme nous attendait au carrefour. Elle nous cria: «Et chez moi? On ne vient pas? Moi aussi je suis veuve et j'ai des petits enfants!» Et s'en alla. Parce que



lits de planches et quatre couvertures? Deux vieux hommes étaient assis sur une des couchettes, qui ne parlaient pas l'allemand, réfugiés de Cracovie. La fenêtre unique donnait sur un enclos boueux où vivaient entre deux baraques, deux oies. Il y avait une fillette aussi.

Cet autre, où la mère était restée veuve avec son garçon de 12 ans et ses deux fillettes plus jeunes? Une seule pièce où pendaient des hardes atroces de misère, où il faisait si froid, où le garçon s'était blotti près du fourneau éteint, un de ces petits fourneaux hauts sur pied et à deux trous comme on en use dans les cabanes du Jura.

Dans cet autre il y avait un même fourneau, plus dégradé encore, et une couchette faite de vieilles caisses où deux fillettes étaient étendues, pieds contre pieds, sous une mince couverture, deux fillettes plus semblables à de pauvres poupées inertes qu'à des enfants, si pâles, si menues et fragiles, jumelles de deux ou trois ans. J'essayai de les faire sourire et de leur parler, l'une d'elles eut un pauvre petit sourire si pâle

la souffrance ne suffit pas à résoudre les problèmes humains ni leur misère.

Pourtant, dans ce pauvre camp, dans ces mornes logis qu'on n'ose guère appeler des foyers, il y avait eu aussi un peu de la joie de Noël déjà. Car dans chacun d'eux la mère nous montra avec tant de joie et d'humble reconnaissance ce que lui avait apporté pour ses enfants l'envoi collectif fait au camp par la Croix-Rouge suisse: vêtements chauds et neufs, laines rouges et bleues avec laquelle, partout déjà, on avait tricoté jaquettes chaudes, pullovers et bas, et tous ces petits vêtements mettaient dans les logis la tache chaude et vive de leur couleur, toute l'amitié du don permis par les parrains suisses, tout l'amour avec lequel la mère avait tricoté pour ses enfants la belle laine caressante et lumineuse.

*

Là aussi, dans ce novembre glacial et pluvieux, il y avait eu un peu de Noël, et cela avait été le troisième Noël des enfants du Slesvig.